

# Marie-Monique Robin

## Retour à la terre

■ Après «Le monde selon Monsanto», la réalisatrice présente «Notre poison quotidien» vendredi à Ruffec ■ Un réquisitoire contre l'agrochimie diffusé hier, sur Arte ■ Et tourné en partie en Charente.



Exilée à Paris pour son travail, la journaliste Marie-Monique Robin n'en oublie pas ses racines deux-sévriennes.

Photo CL

### En dates

**1960.** Naissance dans les Deux-Sèvres.  
**1989-1999.** Travaille pour l'agence Capa.  
**1993.** Obtient le prix Albert-Londres pour son documentaire «Voleurs d'yeux» qui évoque le trafic d'organes.  
**1998.** Deux ans durant, elle réalise 100 courts métrages de 6 minutes et rédige une série d'articles sur 100 photographes ayant marqué l'histoire du photojournalisme.  
**2002.** «Le sixième sens: science et paranormal» explore des phénomènes paranormaux.  
**2008.** Elle réalise «Le monde selon Monsanto».  
**15 mars 2011.** «Notre poison quotidien» est diffusé sur Arte.

Thierry CHÂTELLIER  
 t.chatellier@charentelibre.fr

**M**arie-Monique Robin est une femme pressée. Entre le montage d'un documentaire pour Arte en juin prochain, un aller-retour en Argentine, et la promo de son film «Notre poison quotidien», diffusée hier sur Arte et qu'elle présente ce vendredi à Ruffec, la journaliste gère un temps précieux et minuté. Ce jour-là, à Paris, Marie-Monique Robin, enfin disponible, est allégée du poids de la plume. «J'ai terminé la rédaction du livre qui sort avec le film.»

Appelée début février à témoigner dans deux procès contre les militaires de la dictature en Argentine – son documentaire «Escadrons de la mort, l'école française» (2003) est considéré comme une pièce à conviction – elle assiste à l'audience le jour, rédige la nuit. «Je dorsais trois heures.» Dévorée de stress. «Il fallait que le bouquin soit fini pour le salon du livre et pour L'Express qui en a acheté les bonnes feuilles.» Veille de week-end, la journaliste se met en mode pause. Range le matériel de montage, sort les outils de jardin. «J'ai un jardin de 800 mètres carrés dans ma maison de Pierrefitte, en Seine-Saint-

Denis. Tout en bio, rigole-t-elle. Mes parents vont m'aider à étendre de la terre. Ils sont à Paris en ce moment. Ils viennent chaque année au Salon de l'agriculture.» Son père, Joël, an stand des écrivains paysans, dédicace à tour de bras son livre «Au nom de la terre. Mémoire d'un paysan.»

Ses parents étaient agriculteurs, en polyculture, à Gourget, à 10 kilomètres de Parthenay, dans les Deux-Sèvres. En Gaec (groupement agricole d'exploitation en commun). «Le troisième créé en France.» Son père a présidé la jeunesse agricole catholique (JAC), sa mère fut responsable régionale. «Ils m'ont toujours dit qu'on pouvait changer le monde.» Les racines paysannes, la fibre militante, la puissance de l'écrit, la souplesse de l'esprit. Pour l'aînée de la fratrie, tout est là, dans cette ascendance prégnante.

#### Fière de ses racines

Attablée dans un bistrot face à la mairie du X<sup>e</sup>, Robin la Parisienne raconte Marie-Monique fille de la terre. Fière de ses origines. Heureuse d'y revenir. Quand Bruno Le Maire, ministre de l'Agriculture, tente de la déstabiliser sur le plateau de Mots Croisés, Marie-Monique Robin s'arc-boute, se défend, recadre

“  
 On ne dit rien, on encaisse. Là-dedans, il y a la honte d'avoir empoisonné la population, sa famille, et soi-même.”

l'insolent. «Il voulait me faire passer pour une bobo.» Raté. Marie-Monique Robin est ainsi. Franche, invisive, bagarreuse, volubile. Habitue à composer avec les interlocuteurs retors. Portée par l'énergie, les traits tirés mais le regard vif. Paul François l'a convié à Ruffec vendredi. «Notre poison quotidien» s'ouvre dans la cour de l'agriculteur de Bernac, contaminé par le Lasso de Monsanto: il avait réuni, chez lui, en janvier 2010, les agriculteurs malades des phytos. Dans un milieu réputé méfiant, Marie-Monique Robin a gagné leur confiance. Elle est des leurs. «Je ne suis pas là pour dire, c'est la faute des paysans. Ils sont les premières victimes des produits. Ils utilisent les produits des coopératives.»

L'omerta du monde paysan, elle l'entend. Le confesse. Tente de libérer la parole. «C'est un comportement à l'italienne. On ne dit rien, on encaisse. Là-dedans, il y a la honte d'avoir empoisonné la population, sa famille, et soi-même.» Depuis janvier et les préannonces du film sur internet, Marie-Monique Robin fait le buzz, truste les médias et donne des «nervous breakdowns» aux tontons pollueurs de la chimie agricole. Elle sait détenir «une bombe» à fragmentation capable de faire voler les DJA (doses journalières admissibles) et de lézarder l'édifice de coopératives assises sur 80 milliards d'euros de chiffres d'affaires.

#### Consacrée star

Depuis Monsanto, Marie-Monique Robin a été consacrée star. «C'est ce qui me plaît moins.» On veut la voir, on se l'arrache. «Le jour de la sortie, j'avais six rendez-vous possibles. Mon attachée de presse voulait que je participe à une projection à L'Île-Saint-Denis [dans la région parisienne, NDLR] et que je file à Ruffec par moto taxi avec arrivée à 23 heures. J'ai dit non.» Les experts de substitution envisagés pour commenter son film sont boudés par le public. «C'est moi qu'ils veulent voir.» Une cin-

quantaine de dates accompagne la sortie du film. «Je dois faire attention, pendant le tournage de Monsanto, j'avais eu trois alertes de fatigue.» La suite glisse naturellement. Le prochain documentaire élargira le champ des possibles en matière d'agriculture biologique. «Quand on rencontre les promoteurs des phytos, ils disent qu'on ne peut pas nourrir la planète autrement. Je vais prendre cet argument et faire un film qui évoque d'autres pistes.» L'art éternel du contre-pied. Marie-Monique Robin envisage de constituer sa structure pour devenir autonome. «J'ai fait au moins 25 documentaires. Je ne suis même pas propriétaire des images.» Vendredi, à Ruffec, elle lancera son site internet. À 50 ans, la bourlingueuse pense à transmettre son expérience. Et soutenir d'autres projets. «Moi je suis une privilégiée. Je n'ai jamais ramé, j'ai bossé chez Capa. Je suis soutenue par une chaîne de télé et une maison d'édition pour le livre. Je suis allée dans onze pays pour le documentaire. Sans leur soutien, il n'y aurait pas de documentaire.» Un traitement de faveur pour la réalisatrice aussi prise qu'une star du septième art. Elle se marre. «Chez Arte, ils disent que je suis une marque!»